COURANTS

Volume 7, nº 3 | TRAVAUX SUR LES RELATIONS INTERRACIALES | Prix 7$

APRÈS CHRISTOPHE COLOMB : LES RELATIONS INTERRACIALES EN AMÉRIQUE DEPUIS 1492

◊ ◊ ◊

Le Quincentenaire colombien :
pour commémorer et non pas célébrer le passé

Publié par THE URBAN ALLIANCE ON RACE RELATIONS (l'Alliance urbaine sur les relations interraciales)

Volume 7, Nº 3

Directeur
Tim Rees

Rédacteur en chef ad hoc et traducteur
Asselin Charles

Rédactrice adjointe
Fazela Haniff

Illustrations
Wallace Edwards

Président, Comité des publications
Gérald Rose

Table des matières

Éditorial

Cinq cents ans plus tard, la quête d'un monde nouveau se poursuit
par Asselin Charles 1

Perspectives

Christophe Colomb et le nouvel ordre mondial
par Cynthia Hamilton 2

Le thème des relations interraciales dans les littératures du Nouveau Monde
par Earl Fitz 4

Pour réparer nos coupes : les femmes, la culture et la survie des peuples dans les Amériques
par Joy Gleason Carew, Ph. D. 7

1992 : l'année des peuples autochtones
par Odessa Ramirez 10

Retour à Jonestown
par Jan Carew 12

Sens et diversité : un dialogue
par Ron Hamm et Jim Norwine 15

Agenda

Calendrier du Quincentenaire : pour commémorer et non pas célébrer le passé
par Odessa Ramirez 18

Lectures

Une bibliographie du Nouveau Monde 19

Rapports et études

Publications récentes 20

COURANTS : ***TRAVAUX SUR LES RELATIONS INTERRACIALES*** est la revue trimestrielle que publie Urban Alliance on Race Relations (Alliance urbaine sur les relations interraciales). Fondée en juillet 1975 dans le but de promouvoir un milieu de vie multiracial stable et sain dans la communauté, Urban Alliance on Race Relations est une organisation sans but lucratif composée de bénévoles issus de tous les secteurs de la communauté.

Urban Alliance on Race Relations est une agence à caractère éducationnel qui agit en outre en qualité de défenseur et d'intermédiaire pour les minorités visibles. À l'aide de programmes éducatifs s'adressant aux secteurs public et privé de la communauté, elle se consacre à encourager de meilleures relations raciales et à accroître la compréhension du multiculturalisme et la sensibilisation à ce phénomène parmi la population. Elle concentre également ses activités sur les institutions de notre société, dont celles entourant l'éducation, le travail, le gouvernement, les médias, les lois, les forces policières, les organismes de services sociaux et autres services faisant appel à des ressources humaines, cela dans le but de voir diminuer la discrimination et l'inégalité des chances pouvant exister au sein de ces institutions.

Les activités de l'organisation sont menées à bien par l'entremise de comités portant, entre autres, sur l'éducation, l'équité en matière d'emploi, les médias et le système judiciaire.

Envoyer toute correspondance à l'adresse suivante (y compris les lettres pour le courrier des lecteurs, les demandes d'abonnement et les avis de changement d'adresse) :

COURANTS
675, rue King, bureau 203
Toronto (Ontario)
M5V 1M9
Téléphone : (416) 363-2607
Télécopieur : (416) 363-0415

Les opinions exprimées dans COURANTS ne reflètent pas nécessairement celles de l'Urban Alliance on Race Relations.

Frais d'adhésion à l'Urban Alliance on Race Relations :

Étudiants et personnes âgées	25 $
Membre ordinaire	45 $
Membre donateur	100 $
Membre bienfaiteur	200 $
Membre à vie	700 $

Tous les membres reçoivent un abonnement à COURANTS.

Il est possible de reproduire des articles publiés dans COURANTS sur permission du rédacteur en chef.

COURANTS invite ses lecteurs et lectrices à soumettre des articles pour publication. Ils doivent être dactylographiés à double interligne et comprendre des marges assez larges pour les annotations.

Adresser toutes les demandes au sujet de la publicité au rédacteur en chef.

Urban Alliance on Race Relations désire remercier Multiculturalisme Canada pour son appui financier.

ISSN 0715 - 7045

Courrier de deuxième classe, enregistrement n° 5972.

Octobre 1991

Imprimé sur papier recyclé par Our Times

Typographié par Through The Looking Glass

ÉDITORIAL

Cinq cents ans plus tard, la quête d'un monde nouveau se poursuit

L'an prochain, tandis que sonneront les notes martiales de la musique des parades et qu'explosera dans le ciel la cacophonie des feux d'artifices, un choeur de voix graves s'élèvera pour signifier son refus. Pour les autochtones des Amériques et les descendants des esclaves africains, 1992, l'année du quincentenaire de l'arrivée de Christophe Colomb et des Européens sur ce continent, se prête en effet non pas aux festivités, mais plutôt à la réflection.

Cet anniversaire de si grande importance est donc une occasion idéale pour évaluer l'expérience américaine et mesurer la portée de l'événement historique déterminant qui donna naissance aux sociétés typiquement multiraciales et multiculturelles du Nouveau Monde. Une telle démarche se révèle d'autant plus pertinente dans la conjoncture actuelle que les frictions entre Noirs et Blancs troublent de plus en plus le paysage social nord-américain et que les peuples autochtones mènent en ce moment même, de l'Alaska à la Terre de Feu, un combat d'arrière-garde pour leur survie en tant que communautés.

De quoi Colomb est-il donc responsable? Quelles sortes de sociétés ont vu le jour sur ce continent depuis ce jour où les caravelles croisèrent au large de Guanahani? Quel héritage l'histoire nous a-t-elle légué depuis ce jour fatidique de 1492?

L'histoire des Amériques est avant tout l'histoire de la conquête, de l'ethnocide et du refoulement des «peuples témoins», ainsi que l'historien brésilien Darcy Ribeiro nomme les premiers habitants du continent. L'histoire des Amériques c'est l'histoire de la mise en esclavage de millions d'Africains emmenés de force au Nouveau Monde pour travailler à enrichir le Vieux Continent et la diaspora européenne. Aujourd'hui les Amériques comprennent une trentaine de nations dont les niveaux de développement social, économique et technologique varient considérablement, offrant un contraste troublant entre un Nord riche, puissant et majoritairement «blanc» et un Sud considérablement plus pauvre, arriéré même, et majoritairement «non blanc». Et à l'intérieur même des frontières de ces nations, se perpétuent d'inquiétants rapports d'inégalité entre les diverses collectivités raciales, ethniques et culturelles.

Et pourtant, en dépit de son horrible histoire, l'Amérique représente, aujourd'hui comme hier, la promesse d'un monde meilleur. Le continent a longtemps occupé une large place dans l'imaginaire européen, car c'est ici que se situe l'Eldorado, la terre aux inépuisables trésors en or et en épices. Pour des millions d'immigrants, l'Amérique c'est encore l'espoir d'une vie meilleure. Mais l'Amérique, c'est aussi la promesse symboliquement transcendante de l'Utopie de Thomas More, la promesse d'une société d'hommes et de femmes libres vivant en harmonie et sur un pied d'égalité.

Dans quelle mesure cette promesse s'est-elle réalisée? Entre le rêve et la réalité le fossé demeure encore large, désespérément large même dans certaines sociétés. En Amérique, la tolérance raciale et le respect de l'autre sont encore loin d'être des vertus universelles, la liberté politique n'est pas nécessairement un droit inaliénable et la justice sociale n'est pas toujours un principe sacré.

Et cependant, il y a lieu d'espérer. Ce qui donne espoir c'est la lutte incessante menée par des millions d'hommes et de femmes, au Nord comme au Sud, pour réaliser ce rêve d'un monde meilleur. Ce qui donne espoir c'est le simple fait que les idéaux d'égalité et de liberté sont reconnus dans les constitutions et les lois de tant de pays. Ce qui donne espoir, enfin, ce sont les efforts tenaces de tant de citoyens dévoués oeuvrant à la concrétisation de ces idéaux.

Ainsi que le soulignait le romancier cubain Alejo Carpentier, l'Amérique est un continent à vocation historique singulière. Située à la croisée des chemins du monde, l'Amérique a été à travers les âges le lieu de rencontre de toutes les races du monde et de toutes les civilisations jamais crées par l'humanité. Le continent est donc porteur de possibilités infinies. En ce lieu fertile de la rencontre entre l'Orient et l'Occident, entre le Nord et le Sud, causée par un hasard de l'histoire, dans cette Amérique où individus et collectivités ont vécu tant d'inimaginables souffrances et connu de si grands triomphes, continuons donc, en ce quincentenaire colombien, à oeuvrer à la création non pas de l'Utopie certes, mais d'un oecumène plus humanitaire, plus humain.

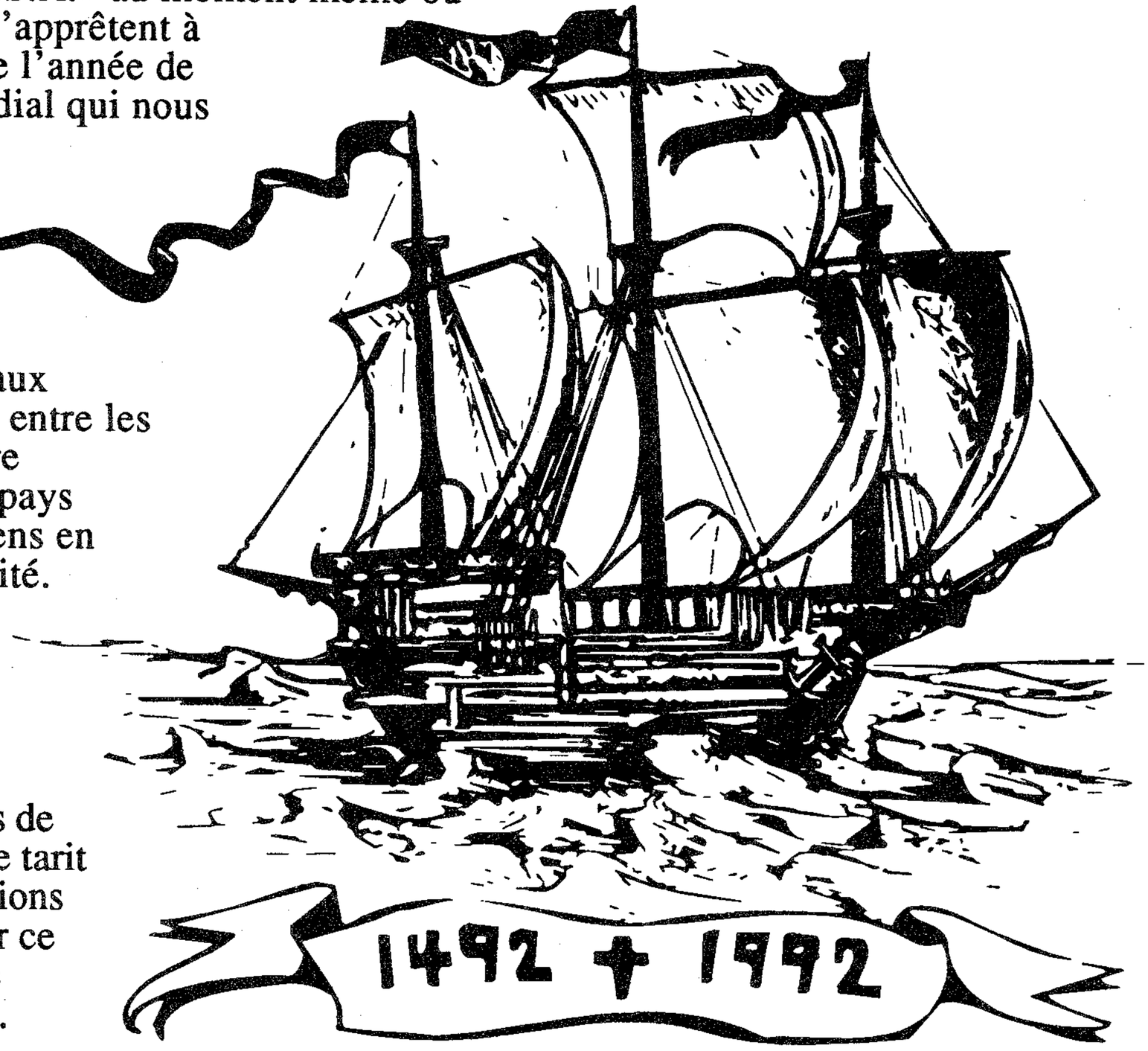
Asselin Charles

PERSPECTIVES

Christophe Colomb et Le Nouvel Ordre Mondial

par Cynthia Hamilton

La conjoncture est d'une impayable ironie. Nous faisons face à l'avènement imminent et aux dangereuses possibilités d'un nouvel ordre mondial«Made in U.S.A.» au moment même où l'Europe et l'Amérique du Nord s'apprêtent à célébrer l'année 1492, c'est-à-dire l'année de l'inauguration du vieil ordre mondial qui nous valut l'esclavage, le colonialisme, l'impérialisme et le génocide. En un certain sens donc, il y a eu au cours de ces cinq derniers siècles bien peu de changements aux principes gouvernant les relations entre les peuples : l'Occident perçoit encore aujourd'hui les rapports entre les pays européens et les pays non-européens en termes de supériorité et d'infériorité.



Cinq cents ans après, les Européens refusent toujours de reconnaître la nature perturbatrice de leurs rencontres avec les peuples de couleur. Au contraire, l'Occident ne tarit pas de rationalisations, de justifications et d'excuses pour tenter d'expliquer ce qui n'a été en fin de compte qu'une entreprise de mort et de destruction.

Le vieil ordre mondial et le Nouveau Monde

Pour bien comprendre ce que recèle le discours sur le nouvel ordre mondial, il est nécessaire d'examiner le vieil ordre mondial. Le voyage de Christophe Colomb est un point de départ approprié. C'est en effet sur la mythologie de la découverte, de la conquête et de la civilisation que se fonde l'histoire moderne de l'Europe. La conséquence première de la découverte a été sans nul doute l'esclavage, c'est-à-dire l'utilisation de la servitude dans le but de civiliser les Amérindiens ainsi que les Africains. L'Européen se forgea une identité de conquérant qui triompha des infidèles parce que c'était là son «destin manifeste». Il assuma ensuite le rôle de protecteur de ses nouveaux sujets, portant avec grâce le fardeau de l'homme blanc. On le voit bien, en jouant le rôle d'agent de police mondial, les États-Unis n'ont fait qu'adapter une vieille idée, la même qui inspira naguère les Européens lors de la conquête du Nouveau Monde.

Il y a cinq siècles, l'économie de l'Europe avait désespérément besoin de nouvelles ressources, de nouveaux marchés et d'une main-d'oeuvre plus abondante que celle que pouvait lui fournir la population du vieux continent. La conquête des Amériques lui a permis de combler tous ces besoins. La conquête aujourd'hui doit être comprise dans le contexte de nouvelles réalités. La plus grande puissance militaire contemporaine est aussi la nation la plus endettée. C'est précisément sur le poids des armes qu'elle compte pour s'assurer une

place aux côtés de pays économiquement dynamiques mais militairement dépendants tels que l'Allemagne et le Japon. En Europe comme aux États-Unis une production industrielle abusive a eu comme conséquences l'épuisement rapide des terres et des ressources naturelles, la pollution des sols, des eaux et de l'air et enfin la destruction de nombre d'espèces animales et végétales. Les terres situées dans le Tiers-Monde deviennent donc de jour en jour plus précieuses. Ils le savent bien, par exemple, les concepteurs du programme de la National Wilderness Federation intitulé «Dettes pour la Nature». Dans le cadre de ce programme les pays du Tiers-Monde sont invités à confier formellement leurs terres vierges à la garde de la Fédération et en échange les pays et institutions prêteurs accepteraient de renégocier les conditions de remboursement de leurs dettes. En fin de compte donc, la grande ironie est que si le nouvel ordre mondial met fin aux guerres pour le partage des ressources du globe, il a par contre mené à une hégémonie américaine de facto.

La guerre du Golfe nous a donné un nouveau lexique des relations internationales. La guerre, après tout, avait été conçue pour consolider le nouvel ordre mondial. Ce qui aurait pu être un autre exemple de l'usage intempestif de la force des armes par les États-Unis a été au contraire transformé en une campagne internationale menée sous la bannière des Nations Unies. Il est certain cependant que cette campagne n'aura profité en rien ni aux Africains, ni aux Latino-Américains, ni même aux peuples du Moyen-Orient. Au contraire, elle se sera faite à leurs dépens, en dépit de l'intention déclarée des États-Unis de créer un monde dans lequel «le droit et non pas la loi de la jungle inspire la conduite des nations.» La vérité est plus simple : le nouvel ordre mondial se forge dans la lutte actuelle pour le contrôle du monde d'après la guerre froide. Comme les décrets des siècles passés, en particulier les bulles papales de 1493 qui partagèrent le monde entre l'Espagne et le Portugal et la Conférence de Berlin qui divisa l'Afrique entre les puissances européennes, les sommets européens actuels et autres agendas, dont sont exclus d'emblée les pays du Sud, ont pour but rien de moins qu'un nouveau partage du monde.

Nous ne pouvons attendre cinq siècles pour déconstruire le nouvel ordre mondial. Ayant retenu les leçons du passé, nous réalisons clairement que les célébrations du voyage de Colomb prévues pour l'année prochaine ne font que mettre en relief le mépris des États-Unis pour les peuples du Tiers-monde. Nombre d'écrivains ont souligné que l'Amérique n'a pas été découverte mais plutôt inventée pour combler les besoins à la fois psychologiques et commerciaux d'une Europe en expansion. Le nouvel ordre mondial est une construction similaire, une réaction psychologique aux limitations objectives auxquelles se trouvent confrontés les intérêts commerciaux de l'Occident.

Le Nouveau Monde et le nouvel ordre mondial

Tout comme le Nouveau Monde créé il y a cinq siècles, le nouvel ordre mondial est fondé sur la conquête. Il y a cinq cents ans les systèmes européens vinrent perturber l'évolution sociale et économique des peuples non-européens. Aujourd'hui, alors que les peuples luttent pour réintroduire des modes de vie mieux en harmonie avec leurs traditions, les États-Unis réagissent par un militarisme accru. L'Opération Tempête du Désert a été précédée par l'Opération Juste Cause au Panama, elle-même précédée par l'invasion sur invitation de la Grenade et par la création et le soutien financier d'opérations «contras» à travers le monde, à commencer par l'UNITA en Angola, en 1975.

En même temps que les Européens inventaient l'Amérique, ils réinventaient les habitants du continent, faisant des autochtones des Indiens et des Africains emmenés en esclavage des Nègres. Le nouvel ordre mondial lui aussi a produit son «autre». Puisque le glasnost soviétique a éliminé l'épouvantail communiste, les États-Unis ont dû inventer un autre ennemi, créant dans le Tiers-Monde toute une armée de terroristes, un cartel de la drogue et autres pères fouettards. Pendant que les médias se concentrent sur ces nouvelles cibles, les États-Unis révisent ses politiques de défense. Ainsi, parallèlement aux négociations pour le retrait des troupes et des armements américains de l'Europe, les États-Unis ont commencé à déployer d'autres troupes et d'autres armements dans le Tiers-Monde. En 1988, la Commission pour une stratégie intégrée à long terme remit un rapport intitulé «Dissuasion sélective» au Secrétaire à la Défense et au Conseiller du Président pour la Sécurité nationale. Le rapport mettait en relief les nouvelles préoccupations américaines relatives au Tiers-Monde et soulignait la nécessité de concevoir une stratégie militaire à long terme dont l'une des composantes serait la déstabilisation sous forme de soutien aux insurrections anti-communistes.

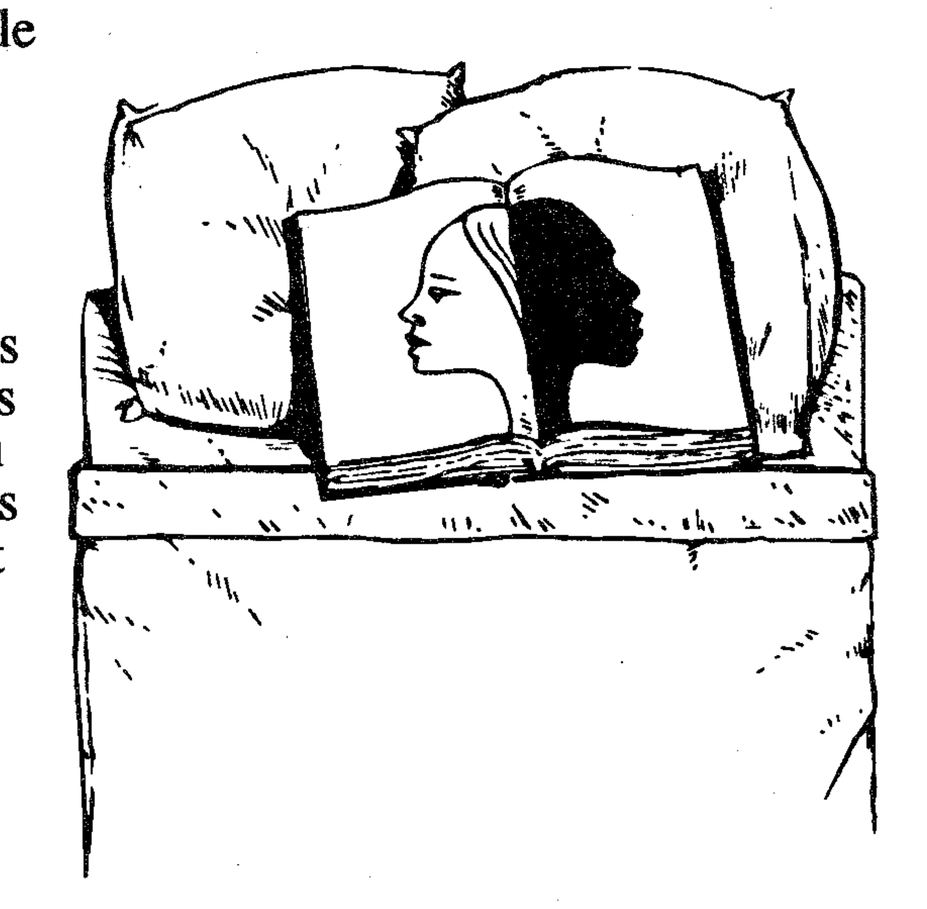
Nous ne pouvons laisser passer l'année 1992 en simples observateurs. Il nous faut réagir et questionner ce nouvel ordre mondial qui n'est rien de moins qu'une version revue et corrigée du vieil ordre mondial. Pour nous, peuples de couleur, ce quincentenaire doit être avant tout l'occasion de réfléchir et de nous débarrasser des séquelles de la conquête et de la colonisation. C'est en dépouillant l'histoire de ses fondements mythologiques que nous pourrons en saisir la pleine et juste signification et en faire une interprétation nouvelle plus vraie.

Cynthia Hamilton est professeur au Département d'Études Pan-Africaines de la California State University (Los Angeles).

Le thème des relations interraciales Dans Les Littératures du Nouveau Monde

par Earl Fitz

Les relations interraciales ont constitué dès le départ un élément thématique essentiel des textes littéraires du Nouveau Monde. Étant donné la nature de la conquête européenne des Amériques, il ne pourrait en être autrement. Dimension incontournable des questions raciales, le problème des rapports sexuels entre personnes de races différentes est venu tôt compliquer ce qui était déjà un sujet controversé. Et si l'on considère le rôle problématique de la sexualité dans la culture occidentale, on est peu surpris que, renforcés par l'hypocrisie juridique, sociopolitique et morale, les deux maux du racisme et du sexisme aient prévalu dans les Amériques depuis 1492. Archives de l'imaginaire des sociétés actuelles et des sociétés possibles, les littératures du Nouveau Monde ont produit un flot ininterrompu de romans, de poèmes et de textes dramatiques portant directement ou indirectement sur la question des relations interraciales, question inextricablement liée aux problèmes de classes, de rapports entre les sexes et de sexualité humaine.



Si les questions raciales n'appartiennent pas exclusivement à la réalité du Nouveau Monde, celle connexe de la miscégénation appartient singulièrement à la panoplie thématique de ses littératures. Si souvent en effet les auteurs état-unisiens, canadiens, brésiliens et hispano-américains ont traité ce thème qu'il en est devenu un signe particulier des textes littéraires produits en Amérique dès le début de la colonisation. Ainsi la littérature hispano-américaine est née de façon significative avec l'oeuvre du métis Inca Garcilaso de la Vega, fils d'un conquistador espagnol et d'une princesse Inca. Dans son chef-d'oeuvre *Les Commentaires Royaux* (Vol. I, 1609; Vol. II 1617), l'Inca Garcilaso exalte à la fois son héritage Inca et son ascendance espagnole. Une telle approche positive et équilibrée de la question de la miscégénation, cependant, sera malheureusement par la suite l'exception plutôt que la règle.

L'Indien comme personnage littéraire sera dépeint de bien différentes façons dans des oeuvres aussi diverses que *Nipsya* (1924) de Georges Bugnet, *Ramona* (1884) de Helen Hunt Jackson, *Gone Indian* (1973) de Robert Kroetsch, *Maira* (1978) de Darcy Ribeiro, *Wacousta* (1832) de John Richardson et «La Cautiva» (1837) de Esteban Escheverria. Dans «La Cautiva» et *Wacousta*, par exemple, l'autochtone est décrit comme un sauvage sanguinaire. Dans *Ramona*, par contre, un roman écrit dans le but de susciter de la sympathie pour la cause indienne comme *La case de l'Oncle Tom* l'avait fait pour la cause abolitionniste, un jeune Indien tout à fait admirable mais dédaigné, exploité et éventuellement assassiné par des flibustiers blancs, tombe amoureux de Ramona, une jeune métisse de blanc et d'Indien. Dimension intéressante de l'intrigue de *Ramona*, la belle-mère de la jeune fille, une Mexicaine elle-même victime du racisme et de l'exploitation, perçoit l'héritage indien de Ramona avec dégoût et répulsion.

Ces personnages ont leurs homologues dans la littérature du Canada français. Ainsi la protagoniste du roman *Nipsya* de Bugnet est, comme Ramona, une jeune femme de parenté mixte indienne et blanche. Héritière de la tradition Métisse au Canada, Nipsya se sent toutefois souillé par ce que la société blanche appelle sa conception illicite. En fin de compte Nipsya n'épouse ni son soupirant Indien, qui la désire sexuellement, ni l'homme blanc de la Baie d'Hudson, mais un Métis comme elle-même.

Le personnage de l'Indien, positif ou négatif, occupe une place centrale dans la littérature du dix-neuvième siècle. C'est là une conséquence directe de la popularité de l'Amérique inspirée par les oeuvres des écrivains français des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Parmi ceux-ci, il y a lieu de mentionner aux premiers rangs Chateaubriand, qui vint en 1791 faire l'expérience personnelle du Nouveau Monde, et Jean-Jacques Rousseau qui allait avoir une influence considérable à la fois en Amérique du Nord et en Amérique du Sud.

Le «Bon Sauvage» et le «Méchant Indien»

Cinq oeuvres illustrent, chacune singulièrement à sa façon, le traitement littéraire du concept du Bon Sauvage. Il s'agit de *Wacousta* de Major John Richardson, *Le Dernier des Mohicans* (1826) de James Fenimore Cooper, *O Guarani* (1857) et *Iracema* (1865) de José de Alencar et *Cumanda* (1879) de Juan Léon de Mera. L'oeuvre la mieux connue de ce groupe est sans nul doute le roman de Cooper, *Le Dernier des Mohicans*, dont le héros, Chingachgook, et son fils, Uncas, représentent tous les deux le type idéal du Bon Sauvage. Si la grande amitié qui lie ces deux personnages à l'intrépide scout blanc Hawkeye est admirable, par contre les sentiments plus que platoniques d'Uncas pour Cora, l'une des filles du colonel anglais, Munro, soulèvent toutes sortes de problèmes. Quoique de toute évidence Cooper semble avoir voulu titiller ses lecteurs en leur faisant entrevoir la possibilité d'une relation amoureuse entre Cora et Uncas, il n'a pu en fin de compte laisser ses personnages consommer leur union. Cora et Uncas mourront donc sous les coups d'un guerrier indien vraiment sauvage, l'opposé en fait du noble Uncas. Le point de vue définitif de Cooper sur la question se trouve dans le dernier chapitre du roman. Exprimant les valeurs et attitudes de son temps et celles de la classe sociale de Cooper, Hawkeye y suggère qu'il vaut mieux que Cora et Uncas soient morts avant d'avoir consommé leur amour, car cela aurait été un péché. Qu'un grand écrivain américain ait pu suggérer qu'il vaut mieux mourir à coups de couteau que de s'impliquer dans une affaire d'amour interracial, voilà un commentaire éloquent sur les attitudes raciales et sexuelles aux États-Unis au dix-neuvième siècle.

On a souvent comparé l'histoire de Leatherstocking de Cooper au roman *Wacousta* de Richardson. D'écriture parfois maladroite mais toujours captivant, ce roman se déroule dans le double cadre d'une nature habitée par de terribles sauvages et d'un espace civilisé, le fort anglais, habité par les blancs. Le protagoniste du roman est une sorte de Bon Sauvage impur, car c'est en fait un Anglais «indigénisé», Sir Reginald Morton, qui s'est fait transfuge parce qu'il avait été victime d'une injustice en Europe aux mains mêmes du commandant du fort anglais, Charles de Haldimar. Les autres Indiens qui peuplent *Wacousta*, cependant, sont plus réalistes et plus terrifiants que les types idéalisés dépeints par Cooper. Le traitement plus complexe de l'Indien comme personnage littéraire rend l'oeuvre de Richardson bien plus intéressante que celle de Cooper.

Si les questions raciales n'appartiennent pas exclusivement à la réalité du Nouveau Monde, la miscégénation par contre est un sujet singulièrement américain.

Deux autres auteurs du Nouveau Monde abordent la question d'une manière tout à fait différente. Il y a d'abord l'écrivain états-unisien, Lydia Maria Child, dont le roman *Hobomok* (1824) explore le thème de la miscégénation selon une perspective féministe et semble avoir inspiré Cooper. L'écrivain brésilien José de Alencar, quant à lui, nous fournit l'exemple d'un traitement vraiment original du thème du mélange des races. Le Brésil est une société connue pour sa flexibilité culturelle et sa longue histoire de métissage racial et culturel. Au dix-neuvième siècle la nation, du moins dans sa littérature, prenait de plus en plus conscience de ses populations amérindiennes. Célébrés dans nombre de poèmes, de récits et de drames contemporains, les autochtones atteignirent une stature essentiellement mythique dans les deux oeuvres les plus fameuses d'Alencar. Ainsi *O Guarani* est l'histoire d'un bon sauvage qui sauve une femme blanche de la destruction et semble ensuite sur le point de devenir son amant. Le roman *Iracema* est un récit mythopoétique dans lequel, dans un renversement des rôles, une princesse indienne et un soldat portugais tombent amoureux l'un de l'autre. Un enfant naît de leur union, métis d'Indien et de blanc, symbolisant l'émergence d'une nouvelle race brésilienne. Par contre, le roman de Juan Léon de Mera, *Cumanda*, a un dénouement qui rappelle le roman de Cooper bien plus que les récits d'Alencar ou l'oeuvre de Child. En effet, le personnage principal, la belle Cumanda, une métisse d'Indien et de blanc comme Nipsya, meurt elle aussi de façon tragique, victime de l'hypocrisie et de la fausse moralité de sa société.

Relations entre Noirs et Blancs

Les auteurs du dix-neuvième siècle s'intéressaient en premier lieu aux rapports entre Indiens et Blancs. Les écrivains du vingtième siècle par contre se sont évertués à explorer le thème des relations interraciales dans toute sa complexité, tout en se concentrant toutefois sur les rapports entre Noirs et Blancs. Les tensions, conflits et ambiguïtés caractérisant ces rapports ont fait l'objet d'une variété de textes, dont ceux d'écrivains aussi connus que les hispano-américains Nicolás Guillén, Alejo Carpentier, Luis Pales Matos et Candelario Obeso, les Brésiliens Solano Trindade, Abdias do Nascimento, João da Cruz e Sousa et Jorge Amado, les Antillais V. S. Naipaul et Aimé Césaire, les États-Unisiens Langston Hughes, Ralph Ellison, Eldridge Cleaver, Alice Walker et Toni Morrison, et enfin les Canadiens Morley Callaghan, Sonny Ladoo, Dionne Brand, Alix Renaud, Dany Laferrière et Bharati Mukherjee. Le thème se retrouve dans les écrits de nombre d'auteurs canadiens de race

noire moins connus qui sont inventoriés dans le *Canada in Us Now* de Harold Head.

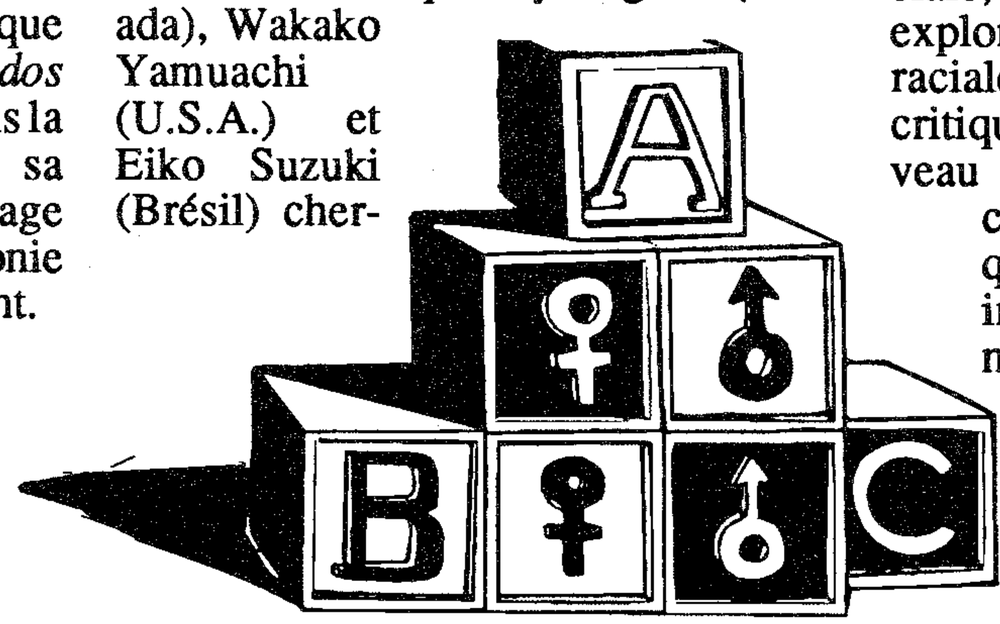
En 1951, Morley Callaghan, éminent romancier canadien anglais, publia un très intéressant roman sur le thème des rapports entre Noirs et Blancs. Dans *The Loved and the Lost* Callaghan raconte l'histoire tragique de Peggy Sanderson, une mystérieuse femme blanche dont le personnage évoque la mythique Eurydice. Peggy Sanderson est fascinée par la communauté noire de Montréal et tente de s'y intégrer. Rejetée comme traître par la société blanche de Montréal, elle n'est pas non plus acceptée par la communauté noire. Peggy connaît une triste fin, violée puis tuée par un inconnu. Le roman dépeint le Montréal des années cinquante comme une société divisée autant par la race que par le décalage économique entre communautés noire et blanche. Le roman augure d'un avenir inquiétant pour le Canada en ce qui concerne les relations interraciales.

Le roman de Callaghan trouve son antithèse dans le récit du Brésilien Jorge Amado, *Tenda dos Milagres* (1969), un roman à thèse dont l'intrigue en un certain sens fait écho aux troubles raciaux qui secouaient les États-Unis en 1968. Le roman dramatise la prémisse longtemps associée à la culture brésilienne, selon laquelle le mélange des races est non seulement acceptable mais désirable. En même temps, le roman semble célébrer la légendaire sensualité de la culture brésilienne qui nous a récemment encore donné la lambada. Bien que le roman évoque *Hobomok* à bien des égards, *Tenda dos Milagres* est une oeuvre unique dans la littérature des Amériques par sa franche promotion du métissage comme moyen d'assurer l'harmonie entre les diverses races du continent.

Autre chef-d'oeuvre littéraire du Nouveau Monde, *The Diviners* (1974) de Margaret Laurence a lui aussi comme thème principal les relations interraciales. Comme le roman *Nipsya*, le récit de Laurence dramatise la situation des Métis, le peuple né de l'union des Français et des Indiens et dont la place dans l'histoire canadienne est inextricablement liée à la figure charismatique de Louis Riel. Avec beaucoup plus d'adresse que la plupart des oeuvres de fiction traitant des questions raciales, *The Diviners*, un roman d'ailleurs superbe, démontre à quel point la question toujours volatile des rapports entre communautés raciales est naturellement liée à la question de l'identité, question qui peut d'ailleurs être perçue comme la plus importante dans les littératures du Nouveau Monde. En accordant une dimension universelle aux problèmes des Métis, Laurence a créé une oeuvre d'art qui parle de façon éloquente et émouvante à tous ceux qui, partout dans le monde, aspirent à un ordre social fondé sur les principes de l'amour, de l'honnêteté, de l'égalité et de l'harmonie.

Une mosaïque littéraire

Il n'y a pas que les rapports entre Noirs et Blancs ou entre Indiens et Blancs à avoir retenu l'attention des écrivains du vingtième siècle. Les auteurs contemporains ont aussi produit, au cours de ces dernières décennies, un nombre considérable de poèmes, de récits et d'oeuvres dramatiques mettant en lumière l'expérience de minorités ethniques numériquement moins importantes. Ainsi, le roman d'Amy Tan, *The Joy Luck Club*, porte sur les vicissitudes de l'expérience sino-américaine tandis que les oeuvres d'écrivains tels que Joy Kogawa (Canada), Wakako Yamuachi (U.S.A.) et Eiko Suzuki (Brésil) cherchent à décrire la façon dont les descendants des Japonais dans le Nouveau Monde transforment l'héritage ancestral en une identité américaine. La question de l'identité juive a été l'objet des préoccupations d'auteurs comme l'États-Unisien Saul Bellow, le Canadien Mordecai Richler, le Brésilien Clarice Lispector et l'Argentin Jacobo Timmerman. Les rapports entre les cultures minoritaires et les cultures majoritaires ambiantes ont également inspiré des auteurs d'origine ukrainienne au Canada, des écrivains d'origine hispanique tels que Lorna Dee Cervantes, Richard Rodriguez et Luis Valdes, et enfin des artistes Amérindiens comme le Montagnais Jean-Yves Thériault, Pauline Johnson et Grey Owl au Canada, et Carter Revard, Paula Gunn Allen, Louise Erdrich et Leslie Marmon Silko aux États-Unis.



Étant donné la violence du choc des cultures provoqué par l'invasion des Amériques en 1492 et considérant le fait que le Nouveau Monde attire encore un flot continu d'immigrants, il est certain que les relations interraciales resteront une composante thématique essentielle des littératures des Amériques pendant des générations à venir. Dès l'origine, l'harmonie interraciale et les conflits interethniques ont occupé une place de choix dans la thématique des littératures du continent. Les écrivains ont généralement considéré ces questions dans le contexte plus large de l'identité ethnoculturelle qui elle-même renvoie aux questions relatives à l'égalité sociale, politique et économique. Qu'ils explorent le thème des relations interraciales de façon approbatrice ou critique, les textes littéraires du Nouveau Monde nous font prendre conscience non seulement de ce que nous sommes mais, ce qui importe encore plus, de ce que nous devrions devenir.

Earl Fitz est professeur de littérature comparée à la Pennsylvania State University.

Pour réparer nos coupes : les femmes, la culture et la survie des peuples dans les amériques

par Joy Gleason Carew, Ph. D.

«Tous les peuples ont le droit de se désaltérer à l'eau du fleuve de la vie et de boire dans leurs propres coupes, mais nos coupes se sont brisées.» Ainsi se lamentait une femme Afro-Caraïbe en contemplant le sort des laissés pour compte de notre hémisphère — les pauvres et les victimes du racisme, du sexisme et du chauvinisme culturel. La fiction de la «découverte» qui sera bientôt célébrée au prix de vastes dépenses pour des manifestations éphémères, a servi à occulter délibérément toute une histoire de génocide, d'esclavage et de persécution religieuse qui est celle du Nouveau Monde.

Célébrer le quincentenaire de la soi-disant découverte de l'Amérique c'est célébrer le génocide des vingt premières années de l'ère colombienne, la mort de douze à vingt millions de personnes. C'est célébrer aussi l'esclavage des Africains et des peuples autochtones que Colomb lui-même initia. C'est l'Amiral en effet qui inaugura une ère nouvelle dans les relations interraciales quand, au contraire des Portugais impliqués dans la traite des Noirs depuis le milieu du quinzième siècle, il décida qu'il serait plus profitable de mettre en esclavage et les hommes et les femmes. Ce qu'il nous faut célébrer plutôt, c'est la survie de tous ceux qui ont lutté et la mémoire de tous ceux qui ont donné leurs vies pour affirmer leur humanité et celle de tous les peuples.

Les femmes en Europe et en Espagne sous les Maures

L'histoire conventionnelle affirme que les voyages de Christophe Colomb ont rendu possible la Renaissance européenne. La Renaissance a été en effet une période de progrès pour l'homme européen, motivé qu'il était par l'appât de l'or et de la gloire. Pendant que l'homme européen partait à la découverte de nouveaux mondes, la femme, elle, jouissait, ironiquement et paradoxalement, du double statut de bête de somme et d'objet romantique intouchable.

Huit siècles de domination maure prirent fin le 2 janvier 1492. Dix ans plus tard, l'ère colombienne débuta. Sous le régime maure d'Espagne, les femmes circulaient librement en public alors que dans les sociétés musulmanes du Proche-Orient elles étaient confinées dans les harems. Dans l'Europe de la civilisation maure, les femmes avaient accès à l'instruction que ce soit à titre d'étudiantes, de professeurs ou de directrices d'écoles. Sous les Maures, les femmes étaient aussi médecins, historiennes, philosophes et poètes. Dans un sens bien réel, donc, la Reconquista n'aurait été rien de moins que le signal du recul historique des femmes.

L'histoire de nos peuples n'a certes pas commencé à l'arrivée de Christophe Colomb. Il est évident, cependant, que cette histoire a été refaçonnée par sa présence et par celle des Européens qui l'ont suivi. Nos sociétés multiculturelles et multiraciales sont nées de l'intervention des Européens qui avaient pris l'habitude de déplacer les peuples à travers le monde dans un macabre jeu d'échecs dont l'enjeu était la possession des ressources naturelles et la domination des peuples auxquels celles-ci appartenaient.

Longtemps avant Colomb, d'autres voyageurs d'outremer avaient pris contact avec les autochtones des Amériques. Des Asiatiques, bien sûr, avaient peuplé le continent. Dans le passé des marins africains avaient pris pied dans la région sud du continent, alors que des marins scandinaves avaient atterri au nord. Mais au contraire de l'Amiral et des conquistadors, ces voyageurs du passé n'avaient pas cherché à détruire les cultures et les sociétés d'accueil. La preuve en est que les Africains ont contribué à l'évolution culturelle de plusieurs populations autochtones, leur influence incluant l'acclimatation de plantes apportées d'Afrique et l'émergence, par l'intégration d'éléments culturels africains, de sociétés avancées. Les signes d'une telle influence africaine sont évidents, par exemple, dans l'aire de la civilisation olmèque où les chercheurs ont découvert d'énormes têtes sculptées aux traits indubitablement africains, et au Mexique où les spécialistes ont identifié des dieux noirs dans le panthéon et la tradition mythopoétique.

Les femmes à l'époque post-colombienne

Christophe Colomb inaugura donc une ère d'oppression dans les Amériques dont les femmes, et dans les rangs des colonisateurs et dans les rangs des colonisés, furent les principales victimes. En Amérique, les femmes ont toujours travaillé aux côtés des hommes, subissant coude à coude la même oppression et la même exploitation. Et pourtant, les femmes sont loin d'occuper une place de choix dans nos livres d'histoire malgré le rôle indispensable qu'elles ont joué dans la formation de nos peuples.

L'histoire de nos peuples n'a certes pas commencé à l'arrivée de Colomb, mais elle a été refaçonnée par sa présence.

Les femmes brillent par leur absence dans les biographies de Christophe Colomb, par exemple. On a beaucoup écrit sur l'Amiral, bien que les données concernant ce fils de tisserand de Gênes ne soient pas toujours exactes. On sait pourtant très peu à propos de sa famille. S'il fait mention de son père, de ses frères et de ses deux fils dans son journal, il ne dit rien au sujet de sa mère ni des deux femmes — son épouse et sa maîtresse — qui lui ont fait deux enfants. Il est intéressant de contraster ce silence sur les femmes de sa famille avec les passages passionnés de son journal où il proclame son attachement à la Reine Isabella. Quant aux femmes autochtones des Amériques, Colomb en parle comme de créatures exotiques nouvellement découvertes.

Christophe Colomb était un homme sans racines qui accorda très peu d'importance à son histoire personnelle. En un certain sens l'Amiral n'était que l'archétype même d'une époque sans pitié, celle de la découverte et de la conquête. En se refaisant une personnalité mythique presque, à la mesure des larges horizons qu'ils voulaient embrasser, Colomb et ses contemporains perdirent une part de leur essence vitale.

La vision du monde colombienne qui se répandit à travers les colonies de l'Espagne impériale était celle d'une Église aux structures patriarcales dans laquelle les hommes contrôlaient les aspects à la fois biologiques et légaux de la vie collective et personnelle. Les femmes de l'ère colombienne avaient très peu de liberté de mouvement et peu de droits légalement reconnus. Et même leur rôle comme partenaires dans le développement de la société en général était bien peu apprécié. En pleine Renaissance, à l'époque où Shakespeare écrivait le fameux vers «O faiblesse, ton nom est femme», les femmes étaient perçues comme de simples appendices, des suiveuses soumises et muettes.

Les femmes contre l'esclavage et le colonialisme

Quant aux femmes de ce continent, celles dont l'histoire se souvient le doivent à la persistance de la tradition orale. Si nous avons survécu comme peuples au cours de ces cinq derniers siècles, c'est grâce à des femmes aussi fameuses que Harriet Tubman, Nanny, Anacaona, Gamay et Chantoba, et aux

milliers de femmes anonymes qui sacrifièrent leurs vies pour que leurs enfants et les enfants de leurs enfants survécussent.

Nous nous souvenons d'Anacaona, la reine du Xaragua, un des cinq royaumes d'Hispaniola, qui se battit contre les Espagnols et fut capturée par traîtrise puis pendue. Nous nous souvenons aussi de Chantoba, l'astucieuse reine et guerrière Caraïbe du dix-huitième siècle qui força le Gouverneur Hillhouse de la Guyane Britannique à signer un traité avec elle sous la menace d'une armée imaginaire. Nous avons gardé ensuite le souvenir de Nanny, leader politique et prêtresse révérée encore aujourd'hui, qui dirigeait une des communautés de Marrons les plus fortes de la Jamaïque vers le milieu du dix-huitième siècle et qui finit par acculer les Anglais à signer deux traités avec elle et à lui céder des terres pour elle et sa communauté. Et aux États-Unis, nous chérissons la mémoire d'Harriet Tubman, le grand leader de l'Underground Railroad, qui s'évada de la plantation de ses maîtres et, au cours d'une carrière de combattante clandestine, aida personnellement plus de trois cents esclaves Noirs à s'échapper. Enfin, nous rendons encore hommage aux femmes Marrons de Suriname, aux femmes des peuples Saramacca, Paramacca, Djuka et Boni, qui s'évadaient dans les forêts où elles reconstruisaient leurs communautés, reconstituant jusqu'à leurs jardins sur les berges des rivières grâce aux semences de riz apportées dans leurs cheveux crépus.

La population autochtone des Amériques ayant été décimée, les Européens se tournèrent vers l'Afrique qui, à leurs yeux, recélait une source inépuisable de main d'oeuvre. Aussi longtemps que l'importation de la main-d'oeuvre africaine satisfaisait à la demande dans les mines et sur les plantations, les Européens exploitaient à mort et les hommes et les femmes. Mais quand la traite se révéla de plus en plus incapable de fournir des esclaves en nombre suffisant, le statut de la femme se modifia. Elle devint alors doublement exploitable, comme travailleuse dans les mines et les plantations bien sûr, mais aussi comme productrices d'enfants, c'est-à-dire de futurs esclaves. À ce titre elles étaient d'une très grande valeur aux maîtres et aux trafiquants. Pour punir une esclave enceinte, par exemple, tout en protégeant le foetus, ceux-ci l'enterraient dans le sable jusqu'aux épaules. Le sort des femmes africaines sous le régime colonial était tel donc qu'il n'est pas étonnant que celles-ci aient été le fer de lance du marronnage.

Selon le proverbe chinois, les femmes soutiennent la moitié du ciel. A l'avènement de l'ère colombienne les femmes allaient désormais soutenir au moins deux-tiers du firmament. Après Colomb, les peuples allaient être déracinés et dispersés à travers les océans et les continents à une échelle et à un rythme inconnus jusqu'alors. Tout au long de cette traumatisante époque, les femmes allaient être les instruments de la survie des esclaves, des travailleurs engagés et des peuples autochtones qui couraient le danger de disparaître par le génocide ou par simple extinction. Le voyage de Colomb signalait donc le début d'un calvaire pour les hommes et les femmes de couleur, pour les femmes surtout qui allaient subir d'inimaginables tourments. Enceintes ou mères de jeunes enfants, les femmes étaient destinées à marcher le long de bien de sentiers douloureux. Sur les bateaux négriers qui les emmenaient en Amérique, combien de fois ne furent-elles pas violées par des marins et des officiers! Aux colonies, elles prirent leurs places aux côtés des hommes dans les mines et les plantations. Elles luttèrent. Les historiens eurocentriques ont souvent évoqué la romantique notion d'un «instinct maternel» qui transforme les femmes en tigresses quand il s'agit de protéger leurs enfants. En général, cependant, ils ne reconnaissent pas ce féroce instinct maternel chez les femmes de couleur, ni même d'ailleurs chez les femmes blanches de la classe ouvrière. Mais l'histoire nous apprend que les femmes autochtones aussi bien que les femmes africaines de l'époque de l'esclavage faisaient montre de cet instinct maternel, se battant par les armes, avec astuce, intelligence et courage pour préserver leur humanité et enseigner ces leçons de survie à leur descendance. Il nous faut réparer nos coupes donc pour boire au fleuve de la vie, qui est aussi celui de l'histoire dont il nous faut nous souvenir et rectifier le cours.

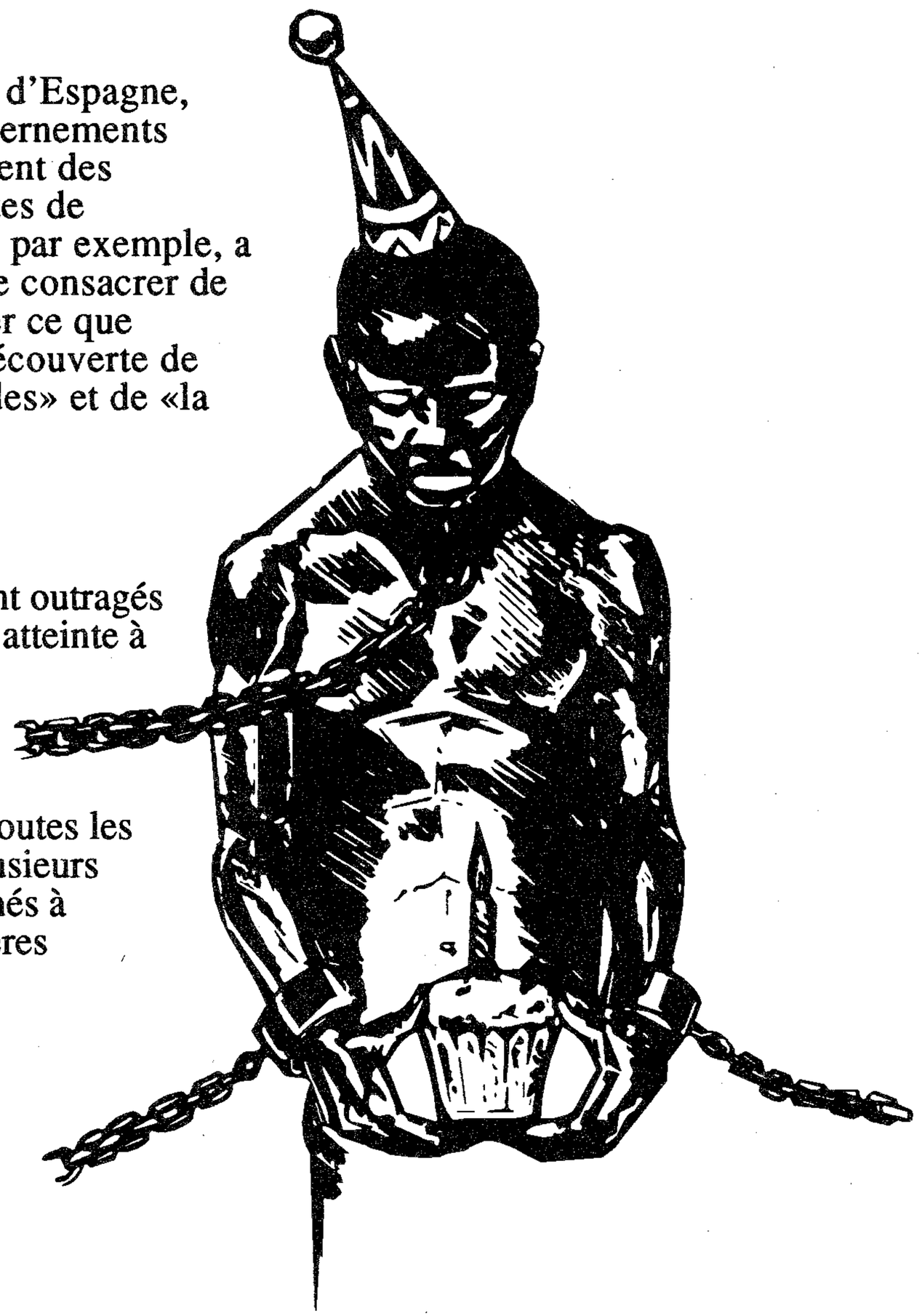
Joy Gleason Carew, Ph. D., est sociolinguiste et éducatrice. Elle réside actuellement à Fairfax, en Virginie.

1992 : l'année des peuples autochtones

par Odessa Ramirez

Les gouvernements occidentaux, dont ceux d'Espagne, d'Italie et des États-Unis, ainsi que des gouvernements latino-américains et autres coloniaux dépensent des milliards de dollars pour planifier toutes sortes de célébrations en 1992. Le Congrès américain, par exemple, a déjà voté 87 millions de dollars et projette de consacrer de plus fortes sommes encore pour commémorer ce que certains appellent le quincentenaire de «la découverte de l'Amérique», de «la rencontre de deux mondes» et de «la conquête de l'Amérique» ou encore «le quincentenaire colombien».

Les peuples autochtones se sentent évidemment outragés par cette version raciste de l'histoire, par cette atteinte à leur dignité que constituent l'hypocrisie, le racisme et l'insensibilité manifestés par ces gouvernements à l'égard des peuples autochtones. Faisant face à cette situation, des représentants des peuples autochtones de toutes les parties du continent américain ont organisé plusieurs rencontres et planifié divers événements destinés à mettre en relief la vision historique des premières nations.



Novembre 1986, Quito, Equateur — Premier Congrès du Peuple Indien de l'Equateur

Les participants à ce congrès ont souligné que bien plus qu'une simple conquête, l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique a en fait marqué le début d'une invasion qui a débouché sur l'oppression raciste et l'exploitation économique des peuples autochtones ainsi que le pillage des ressources naturelles sur leurs territoires.

Le Premier Congrès du Peuple Indien de l'Equateur a passé une résolution condamnant toutes célébrations du quincentenaire de la soi-disant découverte, que ces célébrations soient parrainées par le gouvernement espagnol ou par les gouvernements des pays encore liés au système capitaliste par des liens néo-coloniaux. Selon les délégués, de telles célébrations violent le principe d'autodétermination des peuples et sont contraires même au droit international. Le Premier Congrès du Peuple Indien de l'Equateur a donc sommé les gouvernements de surseoir à toutes festivités, vu que 1992 n'est en fait que l'anniversaire du génocide et de l'ethnocide des peuples autochtones de l'Amérique. Les délégués ont suggéré au gouvernement espagnol d'utiliser les cinq milliards de dollars alloués aux célébrations du quincentenaire pour dédommager les peuples indiens des Amériques, ce qui ne serait qu'un simple geste moral.

Avril 1989, Quito, Equateur — Réunion des Délégués des Organisations Autochtones

Les participants à cette réunion ont fait appel aux peuples indigènes des Amériques pour opposer une réponse concertée aux cérémonies commémoratives prévues pour l'année 1992. Les délégués ont insisté que la «découverte» ne fut pas une quelconque «rencontre de deux mondes» mais plutôt une invasion armée menant au génocide des peuples autochtones à travers le continent, et que l'année 1492 signala le début des luttes des peuples autochtones pour l'autodétermination et le contrôle de leurs territoires. Les délégués ont par ailleurs souligné que l'idéologie du «destin manifeste» est toujours à l'oeuvre dans la société moderne, que les peuples autochtones subissent toujours des abus aux mains des militaires à travers le continent et constatent toujours avec douleur le pillage de leurs ressources par les multinationales.

Juillet 1990, Quito, Equateur — Premier Congrès Continental des Peuples Autochtones — Cinq Cents Ans de Résistance

Les représentants de plus de 300 peuples autochtones des Amériques ont participé à ce congrès pour coordonner leurs activités en prévision des événements du quincentenaire. Ils visent à développer un plan d'action unifié comprenant diverses interventions aux niveaux national et international et ils encouragent la participation du public à la campagne organisée par les peuples autochtones sous le slogan «500 Ans de Résistance». Les délégués ont enfin fait appel à l'Organisation des Nations Unies pour déclarer, en 1992, le droit de tous les peuples autochtones à l'autodétermination.

Août 1990, Genève, Suisse — Groupe de Travail des Nations Unies sur les Peuples Autochtones

Des délégués des peuples autochtones de toutes les parties du monde ont pris part aux rencontres du Groupe de Travail de l'O.N.U. J'ai assisté à ces réunions à titre de représentante du Southwest Network for Environmental and Economic Justice. Parallèlement à ces réunions officielles, les délégués se sont rencontrés en privé pour discuter des actions à entreprendre en 1992 et établir les bases d'un réseau international d'organisations et de citoyens intéressés à la question des droits des autochtones. Les délégués ont par ailleurs voté de soutenir les résolutions passées au Congrès des Peuples Autochtones en juillet 1990, à savoir que l'année 1992 sera «l'Année des Peuples Autochtones» et que l'O.N.U. devra faire une déclaration en ce sens.

Juin 1991, Black Hills, Dakota du Sud — Colloque sur la Protection de la Planète

Les participants à ce colloque ont passé une résolution déclarant l'année 1992 le début de la «Décennie des Peuples Autochtones». Les délégués ont également invité le public à boycotter les activités relatives au Columbus Day, qui sera célébré le 12 octobre 1991.

La lutte continue

Il est évident qu'une certaine idéologie raciste sous-tend les célébrations officielles de la soi-disant découverte de l'Amérique. Il est donc important d'enseigner la vérité aux enfants et de rééduquer les adultes en ce qui a trait à l'histoire de ce continent. Nous devons être prêts à questionner ceux qui voudraient nous faire accroire que la «découverte» de l'Amérique est événement historique à célébrer dans la joie. Bien au contraire, nous ne soulignerons jamais assez que la venue de Christophe Colomb ne fut rien de moins que le signal du génocide des peuples autochtones des Amériques.

Odessa Ramirez est assistante légale à Carson City, au Nevada. Elle est membre du conseil d'administration du Southwest Network for Environmental and Economic Justice à Albuquerque, Nouveau Mexique. Elle fait aussi partie du conseil consultatif du Citizen Alert Native American Program, Nevada. Mme Ramirez participe enfin aux activités de diverses autres organisations populaires.

Retour à Jonestown

par Jan Carew

Le matin du 18 novembre 1978, le monde se réveilla pour apprendre avec horreur une terrible nouvelle. À Jonestown, une commune agricole en Guyane Britannique, le Révérend Jim Jones, pasteur américain de la secte protestante du Temple du Peuple, et quelque neuf cents de ses fidèles s'étaient suicidés en buvant une concoction de Kool-Aid et de cyanure (note de l'éditeur).

Kalinyas, le cacique Caraïbe, était mon grand-oncle. Il avait consenti à m'accompagner jusqu'au site de Jonestown bien longtemps après les tragiques événements qui avaient choqué le monde. Nous nous étions campés au sommet d'une colline dominant la rivière Kaituma pour attendre Trios, le petit-fils de Kalinyas. Levant les yeux vers le ciel, nous vîmes une troupe d'aigles harpies qui volaient en cercles au-dessus de nos têtes. Le ciel sans nuages était d'un bleu dur qui absorbait et diffusait une partie de la fureur du soleil.

«Ce sont d'habitude des oiseaux solitaires, ces grands aigles, et nous devons bien le savoir parce que ce sont des parents à nous», expliqua le vieux d'une voix calme pendant qu'il se protégeait les yeux d'une main tordue et marquée de veines comme d'un réseau de racines. «Mais depuis l'événement», poursuivit Kalinyas qui désignait toujours par ce vocable les suicides de masse de Jonestown, «ils s'assemblent chaque année pour contempler les milliers d'esprits qui ne peuvent pas se trouver un lieu de repos».

Il voulait dire «commémorer», mais le vieux avait sa propre façon originale de «mélanger» la langue anglaise, comme il disait, ignorant mes efforts pour corriger son langage. Je ne tentai pas de le corriger cette fois-ci. Mais je pensais que les Caraïbes comprenaient ce phénomène de suicides de masse mieux que n'importe quel autre peuple au monde. La chaîne d'îles émeraude qui sépare la mer des Caraïbes de l'océan Atlantique contient de nombreux sites où les Caraïbes avaient choisi de mourir plutôt que de se soumettre à l'esclavage. Il y a le Morne Sauteur à la Dominique, Carib's Leap à la Grenade, Mont-Pelé à la Martinique, Manzanilla à Trinidad, tous témoins muets des suicides de masse des Caraïbes. Les femmes étouffaient leurs bébés contre leurs seins et tous, hommes, femmes et enfants, chantaient leurs chants de mort avant de plonger du haut des falaises. Les Caraïbes mouraient en chantant, proclamant que de nouvelles générations de combattants se lèveraient des semences de leur sacrifice.

«Les esprits des mille étrangers qui sont morts sur notre terre Caraïbe sacrée sont encore bien en vie. Ils errent, misérables, enfermés dans un cercle de douleur. C'est pourquoi les grands aigles s'assemblent chaque année pour contempler l'événement. C'étaient des gens sans racines vivant dans un âge de déracinement. Ils étaient venus ici chercher refuge sur

une île, dans une maison de paix. Mais maintenant leurs esprits tourmentés vagabondent sans cesse. Ils ne pouvaient trouver un lieu de repos sur cette terre et ils croyaient que les portes du paradis leur seraient ouvertes, parce que leur menteur de leader le leur avait promis.» Ainsi parlait Kalinyas.

Il avait le visage brun, marqué de rides comme la carte d'une terre arrosée de nombreuses rivières. Je n'ai jamais su l'âge de Kalinyas, mais il me rappelait un de ces vieux arbres qui deviennent plus forts et indestructibles à mesure qu'ils vieillissent. Il avait les épaules fortes, la poitrine large comme un baril et les jambes comme des troncs d'arbres. Pour avoir porté des sandales toute sa vie, ses orteils avaient fini par s'écarter si bien qu'ils ne se touchaient plus.

Les grands aigles planaient paresseusement sur les vagues du ciel. Soudain, comme si le dieu du ciel avait décoché une flèche, un aigle plongea vers le sol. Au dernier instant il reprit son équilibre, flotta un moment à la surface d'une petite colline herbeuse puis remonta vers le ciel, un serpent de brousse dans les serres. À mi-chemin entre le sol et ses compagnons, il relâcha le serpent qui étincelait au soleil. Un autre aigle qui s'était déjà détaché de la troupe ailée plongea sur le serpent, le frappa à la tête puis l'attrapa dans ses griffes. Les deux oiseaux s'envolèrent ensuite en criant leur triomphe comme des âmes perdues dans le ciel infernal. Un courant d'air les poussa vers le haut. Ils virèrent brusquement, exposant toute la splendeur argentée de leurs plumes au soleil, et battirent des ailes vers quelque nid lointain pour partager leur proie avec une nichée de jeunes aiglons. Collé au sol, je ressentis un pincement d'angoisse au coeur. Les autres aigles s'envolèrent vers le soleil jusqu'à ce qu'ils n'étaient plus que des grains de poussière devant l'incandescente orbe de feu.

«C'est un signe,» déclara Kalinyas. J'attendais qu'il continuât, mais il décida de ne pas s'expliquer.

Quand j'étais jeune, mes parents m'envoyaient passer les vacances d'été à Aquero. Kalinyas me répétait alors maintes fois que nos âmes étaient liées aux aigles harpies par un noeud spirituel. Je le croyais sur parole. Mais pour avoir vécu à l'étranger pendant plusieurs années, j'avais par la suite acquis une habitude coriace de doute systématique. Cependant, le cri perçant des aigles continuait de réverbérer dans mon cerveau et c'était soudain comme si une eau de source fraîche m'avait lavé de mon doute comme d'une toile d'araignée.

Quand j'étais jeune, Kalinyas me répétait souvent que nos âmes étaient liées aux aigles harpies par un noeud spirituel.

Trios nous rejoignit vers le milieu de l'après-midi. Dès qu'il me vit, son visage rond comme la lune s'illumina d'une couronne de sourires de bienvenue. La dernière fois que je l'avais vu ce n'était qu'un bébé dans les bras de sa mère. Maintenant c'était un adolescent, un étudiant d'université à Georgetown.

«Comme ça toi aussi tu apprends la science du doute,» lui dis-je d'une voix taquine.

«On dit qu'il est très intelligent,» Grand-père Kalinyas commenta, «mais tout ce qu'on lui a appris dans ces écoles de Georgetown remplirait le fond d'un dé à coudre et je pourrais encore y fourrer mon doigt.»

Quand le soleil tomba comme une pierre derrière la ligne des faîtes des arbres, Kalinyas nous fit subir un rite de purification. Il nous baigna le corps dans la fumée d'herbes aromatiques et nous passâmes ensuite la nuit dans la Maison du Silence. Le sifflement et le craquèlement du feu de bûches diminuaient au fur et à mesure que les heures s'écoulaient. Le froissement des pensées paradant doucement dans ma tête et le murmure de la rosée tombant moitement du ciel m'accompagnèrent dans un pèlerinage jusque dans le saint des saints de mon être.

Quand vint le matin je regardai au dehors encore une fois et mes yeux saluèrent le soleil levant. Kalinyas nous adressa la parole :

«Es-tu prêt, Manaharva?» Manaharva était mon nom Caraïbe secret.

«Oui, je suis prêt, Kalinyas.»

«Es-tu prêt, Trios?»

«Je suis prêt, Grand-père.»

Nous descendîmes jusqu'à la rivière pour nous y laver. Nous déjeunâmes ensuite puis nous partîmes pour Jonestown.

«Je veux que tu voies Jonestown avec des yeux de Caraïbe, je veux que tu le sentes avec un coeur de Caraïbe,» dit Kalinyas.

«C'est pour ça que je suis venu, Kalinyas.»

«Grand-père est le seul témoin oculaire; il a tout vu et il est resté en vie pour raconter ce qui s'est passé,» dit Trios d'une voix sobre.

«Si tu n'étais pas venu, Manaharva, je serais parti me balader parmi les étoiles, enchaîné pour toujours par mon secret,» dit Kalinyas.

«Mon oncle écrira tout ça,» Trios rassura le vieux. «Il est écrivain. Nous étudions ses livres à l'école».

Il avait les yeux d'anthracite incandescent du vieux de même que les épaules massives et légèrement courbées de son grand-père. Kalinyas était parti

des lointaines collines de Barima, le dernier sanctuaire des vrais Caraïbes, pour nous rencontrer ici. J'avais fait le même voyage avec lui sur la rivière il y a plusieurs années déjà. Je me souvenais encore de la danse rythmée du soleil pendant que notre pirogue fendait les eaux sombres et polies comme un miroir des rivières et des criques. Parfois le soleil se montrait droit devant nous, puis pendant que la rivière serpentait à travers les fourrés verts, il sautait derrière nous. Et l'astre poursuivait ce jeu de cache-cache jour après jour.

Nous prîmes un raccourci qui nous mena droit au site de Jonestown. Nous ramâmes le long d'un canal qui nous permit d'écourter les vagabondages serpentins de la rivière Kaituma.

«Pendant plusieurs saisons de la lune, nos faiseurs de pluie Caraïbes ont fait tomber de grosses averses pour laver Jonestown de sa honte et de son horreur,» expliqua Kalinyas pendant que nous suivions le sentier à travers les grosses vagues des broussailles. Il était évident que des pillards, des vandales et des chasseurs de souvenirs avaient sans le vouloir accéléré le cycle naturel de pourrissement et de renaissance. Les passages en bois reliant les dortoirs, les villas et les centres communautaires étaient pourris ou s'étaient effondrés sous la poussée des plantes. Seuls quelques pans de sol rose étaient encore visibles et ils ressemblaient, ces pans de terre, à des plaies ouvertes. Tous les bâtiments avaient été cannibalisés pour la tuyauterie, la toiture, les planches et les meubles. Des piles de vêtements moisis, de jouets, de souliers et de chapeaux avaient été laissées intactes cependant. Des souliers abandonnés étaient éparpillés dans l'aire où les suicides avaient eu lieu, formant un poignant mémorial, souvenirs vivaces de la tragédie apocalyptique qui s'était jouée en ce lieu.

Comme pour confirmer le pouvoir des faiseurs de pluie Caraïbes évoqués plus tôt par Kalinyas, une averse soudaine nous força à nous abriter sous un arbre aux feuilles rousses et brillantes. La pluie cessa aussi subitement qu'elle avait commencé. Le vent avait rassemblé des nuages lourds de pluie et les poussait comme un troupeau vers l'horizon azuré. La chaleur et l'humidité devinrent encore plus intenses après le passage de la pluie.

Je veux que tu voies Jonestown avec des yeux de Caraïbe.

Nous marchâmes jusqu'au bâtiment situé là où se trouvait ce qui avait été le centre de la communauté. Les fidèles, semblait-il, s'étaient assemblés autour de ce bâtiment en chantant. Leurs chaussures avaient glissé de leurs pieds dans les spasmes de la mort qui convulsait leurs corps. Près de l'endroit où les cadavres du Révérend Jones et de sa femme avaient été trouvés étendus sur les marches de l'escalier conduisant jusqu'à leur autel privé, un cercle de chaussures entourait comme un parterre de fleurs sauvages et de broméliacées qui brillaient comme des améthystes et des rubis. Au milieu du cercle, une jeune pousse avait soulevé un soulier vernis d'enfant plusieurs pieds au-dessus du sol, le laissant suspendu comme le fruit étrange de quelque plante exotique.

«Il faut que tu écrives notre vérité,» dit Kalinyas d'une voix ferme.

Je ne répondis rien, car je savais qu'il s'apprêtait à parler de l'ÉVÉNEMENT. Mais une autre averse nous obligea à chercher abri dans le bâtiment au toit percé de larges trous. Pendant un temps l'atmosphère était suffocante, puis il cessa de pleuvoir. Des millions de gouttes de pluie tombaient des feuilles mouillées avec le son de vagues déferlant au loin. Le vieil homme poursuivit :

«Ils ont écrit tant de choses au sujet de Jonestown! Ces Yankees sont d'étranges gens. Quand ils partent en voyage ils veulent emporter tout leur pays sur leur dos. Mais regarde autour de toi. Ne vois-tu pas comment tout ce qu'ils sont laissé derrière eux est en train de disparaître? Cette terre sacrée nous appartiendra aussi longtemps que le monde vivant restera couvert de sa peau verte. Quand des étrangers lui enlèvent sa peau verte, la terre n'est plus rien qu'un cercueil pour les morts. Ils sont venus sans rien savoir, sans même vouloir rien savoir de l'histoire de ce terroir Kaituma des Caraïbes. Cette terre est sacrée. Aucun étranger n'a jamais pu y rester longtemps sans faire la paix avec nos ancêtres. Les Espagnols sont venus il y a longtemps et leur colonie a disparu. Les Hollandais leur ont succédé et tout ce qui reste de leur présence ce sont les *itabus* que les esclaves avaient creusés pour relier les rivières et les criques. Les Anglais sont ensuite venus. Pendant longtemps on aurait cru qu'ils allaient nous laisser en paix. Mais au cours d'une longue et terrible sécheresse, quelqu'un a trouvé de l'or dans le lit desséché d'une rivière. L'homme s'en est allé proclamer la nouvelle de toute la force de ses poumons et bientôt toute une masse de gens s'abattait sur nous comme une tempête. Ils ramassaient des pépites dans le lit de la rivière comme des coquillages sur la plage. À leur insu, cependant, les pluies étaient tombées en amont et avaient inondé les lointaines collines pendant des semaines entières. Un beau matin, une muraille d'eau est tombée sur ces chercheurs d'or et les a tous noyés. Quand les cadavres sont remontés à la surface, quelques-uns des morts serraient encore des pépites dans leurs poings. Je connais l'endroit où le désastre a eu lieu mais je mourrai avec le secret... Ils ont écrit tant de choses sur Jonestown,» répéta Kalinyas, tres. Je leur ai dit : «'Nul parmi vous n'avait pris la peine de demander

aux Caraïbes vivants et aux esprits de leurs ancêtres la permission de partager leur terre sacrée. Ne savez-vous pas que cet endroit que nous appelons Kaituma signifie Terre des Éternels Rêveurs?'»

Trios dit d'un ton un peu banal :

«Le Président ne pouvait pas donner nos terres à Jim Jones parce que tout d'abord elles ne lui appartiennent pas.»

«Ils ont écrit des choses sur leurs gens qui ont vécu et qui sont morts ici,» continua Kalinyas. «Nous, les Gardiens de la terre, les Éternels Rêveurs, nous étions invisibles à leurs yeux. Nous sommes les gardiens des rêves des morts et des vivants, et pourtant ils ne nous ont jamais adressé la parole. Que pourraient-ils jamais savoir de l'odeur de notre terre sacrée ou des rêves de notre peuple! Tu dois écrire notre vérité, Manaharva!»

Jan Carew est un historien et romancier guyanais de langue anglaise. Il enseigne à George Mason University, à Fairfax, Virginie.

Sens et diversité : un dialogue

par Ron Hamm et Jim Norwine

JIM NORWINE : Dans tous les domaines et à tous les niveaux, nous participons, toi et moi, à une expérience portant sur les rapports entre la complexité et la diversité de la condition humaine et son sens. Des opéras aux accords dissonants se jouent quotidiennement sur les scènes de notre université, de notre communauté et de notre région. En même temps, le plus récent hybride de l'ère post-colombienne, produit cette fois du Premier Monde et du Tiers Monde, s'affirme de plus en plus. De partout montent les accents d'un hymne à l'expérience humaine singulière plutôt qu'à l'expérience humaine universelle. On l'entend déjà, cet hymne, ici à Kingsville, dans le Texas, et on l'entendra bientôt à Kyoto. Le paradoxe du vingt-et-unième siècle, le premier siècle vraiment post-moderne, est celui-ci : alors que nous ne croyons plus à l'existence de «centres» ni à celle d'une réalité objective, puisque toute réalité est une création sociale, la différence devient de facto réalité centrale, réalité assumée.

Nous autres, Texans du Sud, nous participons actuellement à une expérience profonde et vraiment cybernétique, c'est-à-dire automatique, autorégulatrice et inconsciente. Toi et moi, nous sommes les cobayes d'expériences qui annoncent les choses à venir. Ici, à la frontière de l'univers connu, nous nous trouvons au coeur d'une explosion stellaire. Ainsi a-t-on dû se sentir dans l'Europe d'il y a trois ou quatre siècles, quant les vagues de choc de l'explosion de connaissances scientifiques commençaient à résonner au coeur du quotidien, rendant les gens à la fois ivres et tremblants de peur. Pour moi, en tous cas, l'expérience est à la fois enivrante et effrayante.

Le paradoxe du vingt-et-unième siècle, le premier siècle vraiment post-moderne, est celui-ci : alors que nous ne croyons plus à l'existence de «centres» ni à celle d'une réalité objective, la différence devient de facto réalité centrale, réalité assumée.

RON HAMM : Enivrante et effrayante?

JIM NORWINE : Oui, c'est bien ça.

RON HAMM : Je comprends bien que l'expérience puisse être enivrante. Mais pourquoi serait-elle effrayante?

JIM NORWINE : Parlons d'abord de ses effets enivrants, si tu veux bien. Dans ce qu'elle a de meilleur, la célébration post-moderne de la différence se fonde entièrement sur la volonté d'accepter le hasard et l'inconstance et de décliner toute certitude a priori, donc sur un esprit d'acceptation et d'ouverture. Une naïveté aussi courageuse et aussi humble recèle en effet des possibilités enivrantes. Il y a lieu d'espérer qu'elle nous révélera les secrets de l'existence ou qu'elle permettra l'invention

d'un meilleur disque Frisbee, ou encore — c'est ce que je crois moi-même — qu'elle nous permettra de vivre des vies plus longues et plus harmonieuses.

RON HAMM : Mais pourquoi donc cet âge serait-il en même temps effrayant?

JIM NORWINE : Parce que justement les perturbations causées par un changement de paradigme majeur sont toujours difficiles à gérer, même pour les esprits les plus mûrs et les plus contemplatifs. Je me souviens de mon beau-père, par exemple, un sage d'entre les sages, qui est tombé en dépression pendant tout un mois quand son fils est rentré de l'université avec une barbe longue comme celle d'un prophète. Pour ceux qui n'y ont pas été préparés, une telle transition peut causer des dégâts inimaginables. Pense au cas d'Haïti, par exemple.

Quand les pulsions de la tradition et celles de la modernité entrent en collision, deux vecteurs modernes deviennent possibles. Il y a d'abord un vecteur ascendant, celui de la complémentarité harmonieuse de l'individu et de la collectivité, tous deux également prioritaires. À mon avis, cependant, bien que, comme dirait Mr. Spock, les intérêts de la collectivité prennent généralement le pas sur ceux de n'importe quel individu, quoique la planète Terre vaille plus que ma vie ou que celles d'Einstein et de Gandhi, la collectivité s'effrondrera si elle n'est pas prête à se sacrifier, héroïquement des fois, pour l'individu, qui est certes contingent et éphémère mais aussi unique. C'est là un principe essentiel. Une célébration de la différence qui ne tiendrait pas compte du particulier serait grotesque et à la limite démoniaque.

Il y a ensuite un vecteur descendant, post-moderne celui-là. C'est une ténébreuse combinaison de ce qu'il y a de pire dans la modernité. C'est un mélange de solipsisme — «la réalité c'est moi»— et de tradition, dont le machisme est un excellent exemple.

Nous voyons autour de nous bien des exemples d'une telle «fusion». Ainsi, l'Europe Occidentale et la Californie représentent la complémentarité, tandis que la Yougoslavie et le Libéria illustrent le second modèle. Quant au Texas du Sud, je ne sais lequel des deux vecteurs y joue. La question est inquiétante et on peut toujours craindre le pire. En tous cas, c'est peut-être nos étudiants qui pourront répondre à cette question, quand ils auront notre âge. Qu'est-ce que tu en penses, toi?

Le multiculturalisme peut avoir été, à un moment de la durée, un objectif louable. Mais sommes-nous en train de célébrer la diversité ou d'encourager la division?

RON HAMM : J'ai peur, moi aussi, mais pour des raisons différentes. Le sujet de mon inquiétude c'est ce mouvement qu'on observe actuellement aux États-Unis, dans les universités en particulier, et qu'on appelle «mouvement pour une ligne politique correcte». C'est un mouvement qui comporte les dangers latents de tout mouvement dont le but est de corriger la réalité, c'est-à-dire que ses tenants ont tendance à aller trop loin, à trop corriger, si tu veux. Ceux qui prônent une «ligne politique correcte» sont en fait en train de détruire les valeurs mêmes qu'ils prétendent protéger et préserver. Cette course vers le séparatisme est chargée d'ironie, puisque les acteurs du mouvement sont généralement perçus comme des ultra-libéraux.

Laisse-moi tout d'abord donner une définition fonctionnelle de «ligne politique correcte», juste au cas où il y aurait parmi nous des voyageurs fraîchement débarqués de la Nina, de la Pinta ou de la Santa Maria. Le terme a été emprunté aux milieux marxistes qui l'utilisaient pour encourager l'autocritique. Il désigne aujourd'hui un ensemble d'opinions relatives aux orientations sexuelles, à la race, aux deux sexes, etc. Si par hasard tu partages ces opinions, eh bien tu exprimes une ligne politique correcte. Sinon ...

Mais j'ai fait allusion tout à l'heure aux problèmes inhérents à ce mouvement. Ses militants zélés risquent tout d'abord de jeter le bébé avec l'eau du bain. Je peux t'en faire la preuve avec deux exemples parmi de nombreux autres tirés des médias qui considèrent la question d'actualité.

Dans le numéro du magazine *Time* du 27 mai 1991, il y a un court article intitulé «It's Hard to be Perfectly PC» («La ligne politique parfaitement correcte est difficile à trouver»). L'auteur y souligne qu'il est possible de faire montre d'un excès de sensibilité et de tact politiques. Pour illustrer cette opinion, le reporter mentionne les conditions de participation à un récent colloque sur le lesbianisme. Au nom de ce qu'elles appellent la «parité», les organisatrices avaient décrété que les comités devaient être composés à 50% de lesbiennes de couleur, à 20% de lesbiennes handicapées, et au moins à 5% de lesbiennes d'un certain âge, c'est-à-dire ayant plus de cinquante ans et actives au sein des mouvements pour la promotion des personnes âgées.

Le deuxième exemple est un article de Fred Siegel intitulé «The Cult of Multiculturalism» («Le Culte du multiculturalisme») paru dans le numéro du 18 février 1991 de la revue *The New Republic*. Siegel y remarque que pour l'un des plus éminents représentants du mouvement, Stanley Fish de Duke University, les textes ne sont rien de moins que «manipulation et exercice du pouvoir». Même le Premier Amendement de la Constitution américaine, qui garantit la liberté

d'expression, ne serait, au dire de Fish, qu'exercice du pouvoir.

Il n'y a pas longtemps, la plupart des spécialistes des disciplines humanitaires et des sciences sociales croyaient que le monde se rapetissait, que les multiples visions du monde se téléscopaient dans une vision du monde commune célébrant les blue jeans et les Big Macs. Ils se trompaient, bien sûr, car aujourd'hui on insiste plutôt sur les différences que sur les valeurs partagées. J'admets que la différence offre des possibilités que la similitude n'offre pas, mais elle n'est pas toujours supérieure à celle-ci, elle n'est même pas toujours désirable. Voyez l'exemple récent d'une annonce publicitaire pour un «vice-président à la diversité» parue dans un journal universitaire. L'université en question, soit-dit en passant, est située à une heure et demie d'Ottawa et à deux heures de Montréal. L'annonce précisait qu'une des principales responsabilités du poste serait de concevoir et de veiller à l'application de programmes systémiques à l'intention des populations sous-représentées à l'université, question d'aider à la constitution d'un corps étudiant diversifié et représentatif des divers groupes raciaux, ethniques, et sexuels. Prends note du terme «systémique» qui suggère des conséquences pour toute l'université.

Dans le temps, aux États-Unis, les droits collectifs primaient sur les droits individuels et certaines libertés étaient inviolables. Aujourd'hui, je n'en suis pas si certain. Le multiculturalisme peut avoir été, à un moment de la durée, un objectif louable. Mais sommes-nous en train de célébrer la diversité ou d'encourager la division à grande échelle? Il me semble que nous sommes aujourd'hui obsédés par le besoin de reconnaître, d'affirmer, d'institutionnaliser la différence.

Un organisme d'accréditation universitaire a récemment tenté de forcer les institutions sous sa responsabilité de former des conseils administratifs à la composition ethnique, raciale et sexuelle plus représentative, si elles voulaient avoir accès à certains fonds de subvention. Il est très évident que certaines universités se subdivisent de plus en plus en sociétés parallèles. À Vassar, par exemple, il y a eu une cérémonie de remise de diplômes pour les étudiants noirs et une autre pour le reste des diplômés. Certaines universités ont des dortoirs pour étudiants d'ethnies, de races et d'orientations sexuelles différentes. Même les syndicats étudiants sont divisés. Ce qui se passe sur les campus pourrait bien déborder les limites de l'université pour atteindre ton quartier. Voilà ce que je trouve effrayant.

Le danger post-moderne qui nous guette est celuid'un faux et cynique égalitarisme.

JIM NORWINE : Il est essentiel de chercher à savoir pourquoi en fait nous célébrons la différence. Est-ce parce que l'hétérogénéité est supérieure à l'homogénéité? La réponse n'est pas aussi évidente qu'elle paraît . Par exemple, vaut-il mieux avoir plusieurs épouses qu'une seule? Je ne crois pas, car tenter de construire un vrai pont entre soi et l'autre est le défi d'une vie entière.

Je suis de l'avis que le danger post-moderne qui nous guette et contre lequel il nous faut être vigilant, c'est celui d'un faux et cynique égalitarisme qui veut que tout va puisque nous avons perdu l'autorité des cohérences simplistes auxquelles nous avions tant cru, des cohérences telles qu'un univers mécanique ou l'intuition féminine.

Dans un sens métaphysique, la diversité doit offrir quelque chose que l'unicité n'offre pas. Si la Perfection était si parfaite, pourquoi cet univers de particularités? La vérité, disait Krisnamurti, est une brousse sans tracé de chemin. C'est là le sens que nous cherchons en célébrant la différence. Nous sommes, tout un chacun, des points de repère, des phares les uns pour les autres, pendant que nous nous en allons en tâtonnant dans ce paysage sans voie — d'où la beauté du polylinguisme. La diversité, comme la liberté et la justice, si elle n'est pas une Vertu, est cependant vertueuse, car elle nous fournit le moyen de voguer à bon port, d'atteindre à l'épanouissement de soi, à l'harmonie, à la compréhension et à l'identité. Comme la liberté et la justice, la diversité n'est pas tout. Mais si nous reconnaissons humblement que chaque expérience individuelle est à la fois absurde et chargée de sens, la diversité se révèle agissante et enrichissante.

Ron Hamm, M.A., est Directeur de la section des relations publiques à Texas A & I University, à Kingsville, Texas, un établissement dont le corps étudiant est à 60% d'origine hispanique. Il y enseigne aussi l'anglais.

Jim Norwine, Ph.D., est professeur de géographie à Texas A & I University. Il est l'éditeur du recueil d'essais The Third World: States of Mind and Being et l'auteur de plusieurs ouvrages.

Ron Hamm et Jim Norwine ont tous deux beaucoup voyagé, donc beaucoup appris sur un grand nombre de cultures.

AGENDA

Calendrier du Quincentenaire : pour commémorer et non pas célébrer le passé

par Odessa Ramirez

Le calendrier officiel du Quincentenaire colombien est plutôt impressionnant. Sont inscrits au programme des événements aussi variés que la spectaculaire Exposition Mondiale de Séville, la minutieuse recréation du premier voyage de l'Amiral et les innombrables parades sur les places des villes et villages de l'Amérique. Expressions de joie et de fierté, ces activités reflètent une certaine interprétation du mythe de la Découverte. Consciemment ou inconsciemment, ces rites officiels célèbrent les exploits des conquistadors et proclament le droit de la diaspora européenne en Amérique à l'héritage de ces aventuriers.

Les vaincus, quant à eux, les peuples autochtones, les descendants des anciens esclaves africains et autres peuples de couleur ont évidemment une interprétation toute autre de 1492. Les victimes historiques de l'appropriation des Amériques par les Européens commémoreront donc la venue de Colomb d'une manière plus conforme à leur vérité historique. Voici une liste d'activités prévues pour 1992 sous le parrainage de diverses organisations populaires.

Le **South and Meso-American Indian Information Centre (SAIIC)**, Centre d'information des Indiens d'Amérique du Sud et d'Amérique Centrale situé à Berkeley, en Californie, encourage le public à organiser des manifestations en marge des célébrations du Colombus Day. Le Centre suggère en outre d'intervenir auprès des autorités scolaires pour exiger une interprétation plus vraie de l'histoire dans les curriculums. Les responsables invitent enfin le public à parrainer les organisations amérindiennes et à participer aux activités planifiées par celles-ci. Pour de plus amples renseignements contacter l'organisation à cette adresse : SAIIC, P.O. Box 7550, Berkeley, CA 94707, Tel. : (415) 834-4263.

Des manifestations de masse auront lieu en Amérique du Sud et en Amérique Centrale. S'informer auprès de la **Confederacion de Nacionalidades Indigenas de Ecuador (CONAIE)**, Casilla Postal No. 92-C, Sucursal 15, Los Granados 2553 y de Diciembre (Batan), Quito, Ecuador.

The Alliance for Cultural Democracy, une association multiculturelle, publie un journal trimestriel. L'Alliance y prend position contre ce qu'elle considère une «célébration du génocide et du colonialisme». S'adresser à : The Alliance for Cultural Democracy, P.O. Box 7591, Minneapolis, MN 55407, Tel. : (612) 721-5491.

Columbus in Context est le nom d'un groupe de professionnels engagés qui oeuvrent au sein des communautés de peuples de couleur, parmi les Autochtones en particulier. Le groupe s'oppose aux célébrations officielles du «Jubilée du Quincentenaire» qui est, selon eux, le plus grand festival jamais parrainé par les corporations. Contacter : Columbus in Context, c/o Clergy and Laity Concerned, 198 Broadway, New York, N.Y. 10028, Tel. : (212) 964-6730.

D'importantes manifestations se dérouleront au Nevada Test Site en octobre 1992. Les essais nucléaires exécutés sur ce site en territoire Western Shoshone violent le Traité de 1863 de Ruby Valley, d'autant plus qu'il n'existe aucune entente autorisant le gouvernement américain à utiliser le site à cette fin. Pour de plus amples renseignements, s'adresser à :

—Western Shoshone National Council
P.O. Box 68
Duckwater, Nevada 89314

—Citizen Alert Native American Program
P.O. Box 5339
Reno, Nevada 89513
Tel. : (702) 827-4200

—American Peace Test
P.O. Box 26725
Las Vegas, Nevada 89126
Tel. : (702) 386-9834

Une organisation européenne projette une **«Marche à travers l'Amérique»** ou un **«Pèlerinage européen pour la Paix 1992»**. Cette manifestation a pour but de protester contre les essais nucléaires et la production des armes nucléaires. Les organisateurs désirent proclamer leurs sentiments de culpabilité en ce qui concerne à la fois le mal fait aux Amérindiens par leurs ancêtres et les tests nucléaires en territoire Western Shoshone aujourd'hui. La marche se fera sur une distance de quelque 2600 milles et durera de sept à huit mois. Les participants arriveront à destination, c'est-à-dire au Nevada Test Site, à temps pour les manifestations d'octobre 1992. Pour plus de détails, écrire à l'adresse suivante : Hans Horeman, c/o Vrienden Van EPP '92, A Sniederslaan 14, 5615 GE Eindhoven, The Netherlands.

Le **Toronah Support Group**, une organisation populaire de Toronto, a parrainé un certain nombre de conférences et d'ateliers depuis le début de l'année sur le thème de la réappropriation de l'histoire des Amériques par les victimes de la conquête du continent. L'organisation prévoit toute une série d'activités pour 1992 destinées à donner au quincentenaire colombien une interprétation tiers-mondiste. Pour de plus amples renseignements, s'adresser à : The Toronah Support Group, 67 Secroft Cres., Toronto, Ontario M3N 1R5.

LECTURES

Une bibliographie du nouveau monde

Ashe, Gordon. *The Quest for America.* New York: Praeger Publishers, 1971.

Carew, Jan. *Fulcrums of Change.* Trenton, N.J.: Africa World Press, 1988.

Carpentier, Alejo. *Explosion in a Cathedral.* Trans. John Sturrock. New York: Harper & Row, 1979.

Carpentier, Alejo. *The Kingdom of this World.* Trans. Harriet de Onis. New York: Macmillan, 1970.

Chinweizu. *The West and the Rest of Us.* New York: Vintage Books, 1975.

Davis, Harold Eugene. *Latin American Thought: A Historical Introduction.* New York: Macmillan, 1974.

D'Ans, André-Marcel. *Haïti: Paysage et Société.* Paris: Éditions Karthala, 1987.

De la Vega, Garcilaso. *The Incas.* Trans. Maria Jolas. New York: Avon Books, 1971.

Fouchard, Jean. *Langue et Littérature des Aborigènes d'Ayti.* Paris: Éditions de l'École, 1972.

Fouchard, Jean. *Les Marrons de la Liberté.* Port-au-Prince: Éditions Henri Deschamps, 1988.

Galeano, Eduardo. *Memory of Fire.* Trans. Cedric Belfrage. New York: Pantheon Books, 1985.

James, C.L.R. *The Black Jacobins.* London: Allison & Busby, 1980.

Lemann, Nicholas. *The Promised Land.* New York: Alfred A. Knopf, 1990.

Lévi-Strauss, Claude. *Tristes Tropiques.* New York: Atheneum, 1974.

Libro de Chilam Balam de Chumayel. Trans. Antonio Medez Bolio. Mexico: Universidad Nacional Autonoma de Mexico, 1979.

Magazine Littéraire, 151-152 (1979). Numéro spécial sur la littérature et la culture latino-américaines.

Marti, José. *Our America.* Trans. Elinor Randall, Juan de Onis and Roslyn Held Foner. New York and London: Monthly Review Press, 1977.

Mather, Christine. *Native America: Arts, Traditions and Celebrations.* New York: Clarkson Potter Publishers, 1990.

Morison, Samuel Eliot. *Admiral of the Ocean Sea.* Boston: Little, Brown and Company, 1942.

Neruda, Pablo. *Canto General.* Berkeley: University of California Press, 1990.

Pendle, George. *A History of Latin America.* New York: Penguin Books, 1980.

Peterson, Scott. *Native American Prophecies.* New York: Paragon Books, 1990.

Popol Vuh-Las Antiguas Historias del Quiché. Trans. Adrian Recinos. Mexico: Fondo de Cultura Economica, 1986.

Ribeiro, Darcy. *The Americas and Civilization.* New York: E.P. Dutton & Co., 1972.

Sale, Kirkpatrick. *The Conquest of Paradise: Christopher Columbus and the Columbian Legacy.* New York: Alfred A. Knopf, 1990.

Van Sertima, Ivan. *African Presence in Early Europe.* New Brunswick, N.J.: Transaction Books, 1985.

Van Sertima, Ivan. *Ils y étaient avant Christophe Colomb.* Paris: Flammarion, 1981.

Von Hagen, Victor Wolfgang. *The Aztec: Man and Tribe.* New York: New American Library 1961.

Williams, Eric. *From Columbus to Castro: The History of the Caribbean 1492-1969.* London: André Deutsch, 1970.

RAPPORTS ET ÉTUDES

Publications récentes

Blondin, Denis.
Les Fondements cognitifs du Racisme chez les étudiants québécois.
Québec : CÉGEP François-Xavier-Garneau, 1990.

Ce rapport présente les conclusions d'une enquête menée auprès d'un échantillon d'étudiants québécois dans diverses communautés et à trois différents niveaux d'éducation, soit au secondaire, au collège et à l'université. L'enquête avait pour but d'identifier les composantes essentielles de la vision du monde des étudiants et de définir le système de représentation de la réalité qui sous-tend l'idéologie raciste que ces étudiants épousent souvent sans en être conscients, et ce quelles que soient les valeurs et les attitudes mises de l'avant à n'importe quel moment. L'enquête conclut que ce système de représentation de la réalité se transmet par consensus et que ses tenants, particulièrement au sein du système scolaire, s'en font les propagateurs sans même être avertis de son caractère raciste.

Conseil canadien de Développement social.
La Politique sociale dans les années 90.
Montréal/Ottawa : C. C. D. S., 1990.

Ce texte est un compte rendu d'un congrès d'organismes bénévoles nationaux qui eut lieu à Ottawa à la fin de l'année 1990. Les participants à ce congrès ont cherché à définir une nouvelle approche en ce qui concerne les questions sociales actuelles (les jeunes, la famille, les enfants, les minorités socio-culturelles, les femmes, l'immigration, le logement, etc.). Les délégués ont également tenté d'identifier le rôle des organismes bénévoles dans toute tentative de solution de ces questions et d'établir le profil des bénévoles appelés à oeuvrer dans les années 90.

Gouvernement du Québec.
Au Québec pour bâtir ensemble.
Québec : Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, 1990.

Dans cet énoncé de politique concernant les questions relatives à l'immigration, le Gouvernement du Québec met l'accent sur l'intégration des immigrants à la société québécoise ainsi que sur son intention de favoriser l'immigration d'un pourcentage plus élevé de francophones. Par ailleurs le gouvernement exprime son souhait d'avoir un plus grand contrôle sur les questions ayant trait à l'immigration et reconnaît que l'immigration en soi favorise le progrès économique de la province. Enfin le gouvernement fait montre d'une certaine volonté de reconnaître la nature pluraliste de la société québécoise et la diversité raciale, ethnique et culturelle de la province.